

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

“ L'acte de pouvoir jamais oublier ces monstres et ces crimes, je m'en tiens à un idéal de liberté et de justice que sans doute nous ne verrons pas, mais qui existe dans ma conscience, et qui me montre sous un aspect repoussant toute cette livrée administrative et toute cette soldatesque qui fait de nous la première nation du monde. Ma mère objectait qu'on peut fort bien n'être ni valet, ni soldat, et même rester chrétien, et même devenir bibliothécaire et savant, et cependant ne pas quitter la France. Oui; et comment satisfaire ce besoin de voir, de comparer, de raisonner, de juger par moi-même, dont je me sens pressé? Comment apaiser, en demeurant à Paris sans s'exposer à de grandes sottises, cette soif de hasards et de combats qui me poussa longtemps au métier militaire? Tout bien considéré, mieux vaut s'en aller. Vous pensez comme moi, j'en suis sûr, que trois ou quatre années de courses à travers ces pays difficiles qui m'attirent, me profiteront plus sous tous les rapports, et me seront moins périlleuses que dix années passées dans les bibliothèques. J'aime certainement les livres, mais pas encore assez. Ce que j'aime avant tout, c'est le grand air. Ma santé s'en trouve bien, et me permet d'entreprendre les pérégrinations de Thésée.

“ Néanmoins, ne m'oubliez pas devant Dieu, chère Madame. Je vais parcourir des contrées où les clochers sont rares; je n'entendrai pas souvent la messe. Il faut vraiment compter sur la Providence pour s'engager comme je le fais, si loin de tous les secours spirituels. Mais quelque chose me dit de ne pas craindre; et franchement, je mourrais, à ce qu'il me semble, le plus tranquillement du monde. Quand je songe au bonheur que j'ai d'être chrétien en un temps comme celui-ci, mon cœur s'enivre de sécurité. Je m'abandonne, avec une audace égale à ma reconnaissance, aux volontés de cet immense amour qui m'a tant protégé. Oui, vous aurez place et grande place dans mes prières. Je trouve que nous ne devrions même pas nous demander ces choses-là. Quant à Rœschen, je la distingue à peine de ma propre sœur. Je compte sur ses *Ave Maria*: elle peut compter sur les miens. Cette chère enfant! Vous serez une heureuse mère, Madame, si Rœschen tient tout ce qu'elle promet. On reconnaît dans son âme un mélange de force, d'enthousiasme et de sensibilité qui montre bien de qui elle est fille. Vous verrez qu'elle deviendra même jolie, avec son œil français et sa chevelure allemande. Ce sera un grand cœur comme son père, et un tendre cœur comme vous; un de ces cœurs privilégiés qui sont naturellement préservés des tentations vulgaires, et qui habitent dans le beau et dans le bon, comme dans leur élément. Pauvre petite! Dieu la garde des épreuves par où vous avez passé! Je l'espère. Vos douleurs et vos larmes lui ont formé un rempart à l'abri duquel ses jours s'écouleront doucement. Je ne m'étonnerais pas qu'elle se fit religieuse. Ce serait un grand bonheur pour elle... Et cependant, il faut que je vous le dise avant de partir; quand je pense que dans cinq ou six ans, à mon retour, Rœschen sera presque bonne à

“ marier, et moi très-mariaable, je crois que je lui souhaite un autre état et un autre bonheur. Qu'en pensez-vous? Il est vrai que je suis pauvre; mais qui ferait cette objection? Ce ne serait ni vous, ni Rœschen, ni ma mère; et d'ailleurs, avec un peu de travail, je puis vivre. Enfin, riez de ma chimère; toujours est-ce une chimère que j'ai bien caressée. J'aimerais une femme élevée par vous, et un peu par moi, que j'aurais ainsi vue toute petite, et qui aurait pris l'habitude de m'avoir pour appui. Nous ne forcerions pas son cœur. Vous vous rappelez ce propos qu'elle nous tint si gentiment un jour: *Wenn ich gross bin, will ich Germain heirathen*. Et moi je dis que quand j'aurai d'avantage connu les hommes, j'aimerais à me reposer de mes travaux et à me cacher du monde dans l'humble paix d'une union fidèle. Je voudrais que ma femme eût été pauvre, qu'elle fut pieuse, qu'elle eût une âme pure et un cœur ardent, et qu'avant de m'aimer comme épouse, elle m'eût aimé comme petite sœur; je voudrais que son cœur et sa mémoire, et toute sa vie fussent remplis de moi. Ne dites pas que c'est un coupable égoïsme de vouloir être aimé ainsi: le sentiment que j'ai là, que j'exprime mal, peut-être, se rattache à quelque chose de meilleur: je désire surtout rendre plus facile à ma femme le devoir de supporter mes défauts.... Oui, je crois que c'est cela. Si vous me l'assurez, je n'en douterai pas; car vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même.

“ Il faut finir cette longue lettre et parler d'affaires. Puis-je que vous prétendez avoir de l'argent à moi, voici l'usage que vous en ferez, bien entendu lorsque cela ne pourra autrement vous gêner. Une partie de la somme sera employée pour Rœschen, le jour de sa première communion. Je vous prie (ne vous offensez point, c'est le style des testaments) qu'elle ait un cierge magnifique et un voile qui puisse lui servir le jour de son mariage. Le reste, vous le donnerez aux pauvres, après avoir fait dire quelques messes à mon intention. Mais je fais à tout cela une condition que j'impose à votre honneur. C'est qu'à la première nécessité vous irez, comme je vous en ai tant priée avant mon départ, trouver M. N., dont vous savez l'adresse et que j'ai prévenu. Il tient en réserve quelque chose qu'il vous remettra tout d'abord; et ensuite, comme il est fort charitable et fort répandu, il s'occupera de vous servir. Point de retard, je vous en conjure, dans une occurrence fâcheuse. Songez à votre fille, et, je l'ose dire, à votre ami.

“ Que la sainte Vierge et les saints, sous la protection de qui je vous laisse, portent aux pieds de Dieu les prières que je ne cesserai de lui adresser pour vous.

“ GERMAIN D. ”

Mettez-vous à ma place, généreuse Elise, et comprenez ce que me fit éprouver cette lettre; jugez de mon admiration, de mes regrets, de mes larmes. Pendant près d'un mois, j'employai une partie des nuits à la relire. Je la savais depuis longtemps par cœur, et je la relisais encore. Dès que je trouvais une occasion de m'échapper, j'allais vite m'enfermer chez moi; je tirais mon trésor du lieu où je l'avais bien caché, et le cœur palpitant, l'oreille aux aguets, après avoir rassasié mes yeux en considérant ces chers caractères, je restais absorbée devant la signature, comme si cette muette initiale allait enfin me livrer son secret. Du reste, nul moyen de continuer mes recherches. Je ne me souvenais pas d'avoir vu ce M. N., à qui ma mère devait s'adresser en cas de besoin.

(A continuer)